

Bassline

Le son qui ne voulait pas mourir

(deuxième partie)



JULIEN DUEZ, À SHEFFIELD ET BIRMINGHAM

• CRUCAST @ PRINTWORKS



© JACK KIMBER

Délivré à 771 le 10/3/2023, 2:14:02 PM

Dans le nord de l'Angleterre, le début du XXI^e siècle a rimé avec la naissance d'un style de musique électronique unique en son genre. À mi-chemin entre la house, le speed garage et le grime, la bassline a enflammé les dancefloors du Yorkshire et des Midlands, avant de mourir à petit feu en raison de la mauvaise réputation qui lui collait à la peau. Mais comme le disait Lavoisier : « Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme. » Contre vents et marées, la bassline continue aujourd'hui de tracer sa route avec succès. Suite de ses aventures entamées le mois dernier dans les pages de Tsugi.

En parallèle à une révolution sonore, la bassline s'est très vite retrouvée associée à une image violente, la faute aux gangs et aux dealers qui traînaient autour de ces clubs pleins à craquer et logiquement propices à faire fructifier leurs affaires. En ligne de mire, le Niche (cf. *Tsugi* 157), qui était déjà régulièrement le théâtre de violences depuis les années 1990 et, à ce titre, dans le viseur de la police. À en croire le patron du club (décédé en 2019) Steve Baxendale, dont le frère Michael a mortellement été poignardé devant la porte de son établissement en 1998, la direction était pleinement consciente des incidents qui pouvaient s'y produire et n'attendait pas l'arrivée de la police pour les régler : *« On avait de bons gars, des durs de la classe ouvrière qui savaient se battre. La seule chose que les dealers comprenaient, c'était la violence et cette époque était vraiment impitoyable. Mais il fallait qu'on survive parce que notre club était cool. Si la loi ne nous aimait pas, c'est parce qu'on avait nos propres règles et qu'elles étaient contraires aux leurs. »* Hasard ou pas, avec les années, la bassline se détache progressivement de ses influences house pour évoluer vers un son plus proche du grime londonien, avec le public qui va avec et qui, selon les autorités, constitue une menace supplémentaire. Un peu exagéré ? C'est en tout cas ce qu'affirment les habitués du Niche. *« Je ne me reconnais pas dans les descriptions qu'on faisait des soirées de l'époque. Si j'allais au Niche, c'était pour la musique, pas pour prendre de la drogue ou chercher la bagarre. Et il n'y avait d'histoires de Blancs ou de Noirs, le principe même de cette scène, c'est que tout le monde y était bienvenu, sans distinction quelconque »,* jure ainsi la DJ Becky Rhodes. *« C'est surtout une question d'a priori, croit savoir le DJ Murkz. On passait littéralement tous nos week-ends et nos jours fériés aux soirées et on n'a jamais vu ce que la police prétendait qu'il s'y passait ! Au contraire, je dirais même qu'il régnait une sorte de mécanisme d'autocontrôle parce qu'on se respectait mutuellement entre jeunes et anciens, ce qui faisait des clubs des endroits relativement tranquilles. »* *« Ça me fait penser aux matchs de foot, analyse pour sa part son comparse TRC. Il n'y a pas de bagarre à tous les matchs, mais même s'il y en a une qui se produit, ça n'empêche pas les matchs de continuer d'avoir lieu tous les week-ends.*

Donc à mon sens, la police cherchait juste des excuses pour empêcher l'organisation de soirées bassline. Un incident sur cent soirées ? Boum, on intervient en masse et on ferme tout. »

L'assaut sur le Niche

C'est en 2005 qu'a lieu l'assaut final. Convaincue que le Niche était une *« crack house »*, la police du Comté du Yorkshire du Sud monte une immense opération baptisée *Repatriation* (rapatriement en VF, un clin d'œil à ces hordes de teufeurs qui se déplaçaient depuis tout le pays). Pour un coût total de 680 000 livres sterling, quatre cents flics débarquent par un soir de novembre pour mettre fin à un trafic de drogue censé être dantesque. Le résultat ? Des saisies absolument minimales et aucune arrestation. Pas de quoi refroidir les autorités qui, malgré ce camouflet, parviennent à fermer définitivement le Niche. Pendant des années, les soirées bassline sont bannies de Sheffield, *« mais paradoxalement, cela a permis au genre de se répandre dans d'autres villes, sourit Becky Rhodes. Par la suite, le Niche a fini par rouvrir. D'abord sous une autre appellation, puis de nouveau sous son nom d'origine, mais à une autre adresse, avant de définitivement disparaître. »* Pourquoi un tel retournement de situation ? Peut-être parce que la bassline ne pouvait pas rester éternellement underground. Déjà bien aidé par la résidence hebdomadaire de DJ Q, un producteur originaire de Huddersfield, sur la station BBC 1Xtra, le genre connaît son apogée en 2007, lorsque deux titres réussissent l'exploit de percer dans les charts nationaux, à grand renfort de clips vidéo et du soutien de majors. D'abord *« Heartbroken »*, produit par le Leedsien T2, puis *« What It's Gonna Be »*, un véritable hymne de dance music interprété par le trio mancunien Platnum. *« Les intolérants au lactose reprocheront à la bassline d'être cheesy, mais son pouvoir sur le dancefloor est indéniable »,* pouvait-on lire à l'époque sur le blog musical Negrophonic.com. *« En tout cas, ces deux titres ont aidé la bassline à se faire respecter, sourit la DJ Big Ang qui, de son côté, a également connu un succès de niche. Mais ça ne m'a jamais rien rapporté, j'ai toujours dû garder un boulot de jour sur le côté, la musique venait après les heures de bureau,*



• TS7, SKEPSIS, WINDOW KID, DARKZY, BRU-C

sur mon temps libre. Tant pis, de toute façon ce n'est pas ce que je cherchais. En revanche, il y a des artistes qui n'ont cessé de courir après un deal à un million de livres qui n'existaient pas et qui n'a d'ailleurs jamais existé. » Pour preuve, les albums les plus marquants de l'histoire du genre ont été deux compilations – *The Sound Of Bassline 1 & 2* – produites par Ministry of Sound, et que l'on pouvait, selon la légende, retrouver jusque dans les rayons du supermarché du coin. Une belle reconnaissance grand public, mais insuffisante pour mettre la daronne à l'abri pour l'éternité.

Du neuf avec du vieux

Deux ans plus tard, en 2009, la bassline a totalement disparu des radars, ou presque. Dans les clubs et les charts électroniques, d'autres styles se sont taillé la part du lion, drum'n'bass et dubstep en tête. « Mais je ne crois pas que la bassline en a souffert, explique TRC. La musique fonctionne sous forme de cycles, tous les genres ont leurs hauts et leurs bas. » « D'ailleurs, certains producteurs n'ont jamais vraiment cessé de composer des tracks, ajoute Luke, le disquaire de YouTube. C'est juste redevenu plus

underground. Et puis, il y a quelques années, un revival qui a commencé à émerger, avec de nouveaux noms qui ont fait évoluer le son vers quelque chose de plus lent et qu'ils appellent désormais UK bass, ou tout simplement bass music. » L'un de ces nouveaux noms s'appelle Darkzy. En 2020, il clamait à *DJ Mag* qu'il était « trop jeune pour avoir connu [la bassline] en club. Et une grande partie des gens qui écoutent ma musique l'était également. Je crois qu'il est temps de remettre cette vibe au goût du jour ». Cette jeune scène à laquelle il appartient s'est créé une identité sonore propre : si les références au temps jadis sont bien présentes, le son est désormais plus métallique, moins mélodique, mais tout aussi percutant.

Le nouveau game a surtout la particularité d'être plus structuré que ne l'était son grand frère. « Si on prend l'exemple de la house, tu as des producteurs, des vocalistes, des managers, de l'argent, des découvreurs de talents au sein des labels, des émissions de radio et des clubs spécialisés, énumère Murkz. Pour la bassline, tu avais des artistes et des organisateurs de soirées, point. » Le côté « organique » que décrivait Subzero appartiendrait-il désormais au passé ? En regardant l'exemple du label



Crucast, on serait tenté de répondre par l'affirmative. Fondé en 2017 sous la forme d'une chaîne YouTube avant de se structurer en label, ce collectif que le tabloïd *The Sun* qualifiait de « capable, plus que n'importe quel politicien, de gommer le clivage nord-sud », est composé de jeunes producteurs qui, pour la plupart, étaient trop jeunes pour se rendre au Niche dans les années 2000. Mais comme la bassline a réussi « à écrire un chapitre entier de l'histoire de la dance music britannique », dicit Becky Rhodes, ces jeunes lads, qu'ils se nomment Darkzy, Bru-C, Skepsis, Zero ou Window Kid, ne portaient pas d'une page blanche. À ceci près qu'ils possèdent, eux, tous un manager, des dizaines de milliers d'abonnés sur les réseaux sociaux et remplissent les plus grandes salles du Royaume, mais pas seulement : « On commence à s'exporter, se réjouit Lazcru, le fondateur de Crucast, toujours dans les colonnes de *DJ Mag*. L'Australie et la Nouvelle-Zélande sont devenues nos deuxièmes destinations les plus populaires, avec des tournées qui deviennent de plus en plus grosses. Ça prend aussi aux États-Unis et en Europe. Ce n'est plus seulement un truc britannique maintenant et c'est ça qui est excitant. »

« Je trouve ça fou que notre son soit considéré comme un truc old-school aujourd'hui », rougit Becky Rhodes, qui avoue en faire écouter à sa fille, « au même titre que [s]es parents [lui] ont fait écouter la musique qui a marqué leur jeunesse. Ça fait partie de ma vie. Même si je me suis mise en retrait pendant quelques années parce que j'avais besoin de passer à autre chose, je me suis rendu compte récemment qu'on formait une famille et qu'on a vécu une vraie aventure ensemble ». Sur la scène du Mill, à Birmingham, par ce froid soir d'hiver, pendant que TRC et Subzero se relaient aux platines en mixant les classiques avec leurs dernières productions, Murkz et ses guests se chargent de chauffer les quelques centaines de fêtards de tous âges venus (re)découvrir l'un des trésors les mieux gardés de Grande-Bretagne. Et au moment où les lumières se rallument, le large sourire qui s'affiche sur leur visage en dit aussi long que cette petite phrase : « La musique est intemporelle. Et la bassline est là pour rester. »